

Quelques points de métrique verbale

Pol TORDEUR

Abstract

The data published here for the first time are excerpts from a PhD thesis in the Department of Classical Philology, bearing the title: *Research on the Latin Hexameter from Ennius to Sidorius Apollinaris (Frequency and Location of Word Types)* (University of Brussels, 1985).

The prime target of this research is the identification of arguments of style (does an epical poet write differently from a bucolic or a satirical, ... poet?) and of date (does the "late" verse obey the same rules as the "classical" hexameter?).

Hence all types of words, ranging from the brief monosyllabic words to the longest figures of style, are under scrutiny.

In this article, statistics-based results are emphasized, whereas channels of stylistic, exegetic ... exploitation are but occasionally mentioned, however interesting they may be.

1. L'hexamètre dactylique latin¹ est-il resté stable dans sa forme², depuis son apparition sous le calame d'Ennius jusqu'à la fin de l'époque romaine ? En outre,

¹ Les données ici présentées, non encore publiées, sont extraites de ma thèse de doctorat *Recherches sur l'hexamètre latin d'Ennius à Sidoine Apollinaire (Fréquence et localisation des types de mots)*, commencée sous la direction de feu Edm. LIÉNARD et soutenue à l'Université de Bruxelles en 1985 sous la direction de M. Carl DEROUX. Les grandes lignes de ce projet avaient été annoncées dans *Revue* (1971, fasc. 4, pp. 1-7). En outre, j'ai déjà publié, toujours dans *Revue* (23, 1987, pp. 167-179) l'introduction théorique à la deuxième partie de ma thèse, consacrée à l'examen approfondi des pyrrhiques (mots composés de deux syllabes brèves). Je suis heureux de remercier ici tous ceux qui m'ont aidé dans la réalisation de ce travail de longue haleine : ceux qui m'ont personnellement guidé, les directeurs des revues qui m'ont accueilli, sans oublier M. Ed. ROBAYE, docteur en mathématique, alors professeur de statistique à la Faculté de psychologie, sans la gentillesse et l'aide active de qui ces lignes n'auraient pu être écrites.

² Il n'est bien sûr pas question d'envisager ici l'évolution de la prononciation. Que *u* consonne soit devenu *v*, que *æ* ait évolué en *é*, voilà des faits indubitables, mais on ne peut assurer quand ils se sont produits et surtout, ces transformations (ainsi que d'autres) ne se sont pas effectuées

✉ Avenue Royers, 146; B-9600 Renaix (Belgique).

MOTS-CLÉS : Évolution, hexamètre, différence, fréquence, argument, critère, datation, époque, style.

un poète épique, grave ou même « sérieux » suit-il les mêmes règles qu'un auteur de satires ou de bucoliques, proche du *sermo cotidianus* et volontiers qualifié de « léger » ou de « négligé » ?

En d'autres termes, des différences apparaissent-elles en fonction de l'époque et du style ? Le champ de recherche est immense et je n'envisagerai ici que quelques aspects de cette vaste problématique. On peut aligner une série de comptages et de tableaux, mais aussi se pencher sur les effets stylistiques obtenus par certains procédés comme le jeu des ponctuations et l'enjambement³. L'essentiel est, me semble-t-il, de poser clairement le problème et de le limiter, afin que les données traitées par machine présentent elles aussi un résultat

simultanément dans tout l'Empire. Bien plus : l'accent latin, sans doute musical au début, est devenu un accent d'intensité. Or j'envisage les écrits de l'osque Ennius, du mantouan Virgile, de l'étrusque Perse comme ceux d'Ausone de Bordeaux, de Claudien d'Alexandrie et de Prudence d'Espagne (à son propos : voir déjà *Revue* 1972, fasc. 2, pp. 19-37), jusqu'aux poèmes de Sidoine Apollinaire, qui en termes de nationalisme moderne, est né Romain pour mourir Burgonde (vers 486). Afin de juxtaposer ce qui peut l'être, j'étudie donc la forme écrite du vers rédigé dans le respect (plus ou moins grand : j'y ferai allusion) des règles de la prosodie classique. J'ai dès lors été forcé d'exclure de mes relevés les poètes qui, tel Commodien, composent des vers « accentuels » où l'opposition traditionnelle entre longues et brèves n'est pas respectée.

LÉO DE NEUBOURG (*La base métrique de la localisation des mots dans l'hexamètre latin*, Bruxelles, 1986) a mené sa recherche parallèlement à la mienne mais en ne dépassant pas l'âge d'argent. Outre les différences de point de vue, mon travail se distingue par la recherche d'une différenciation diachronique de l'hexamètre « tardif ».

³ Pour ce dernier procédé en particulier, il a fallu considérer des pièces en hexamètres suivis. J'ai donc dû exclure de mes dépouillements des poèmes rédigés en distiques élégiaques (toutefois, j'ai, pour des raisons de commodité, inclus dans mes dépouillements quelques pièces en distiques d'Ausone, les préfaces du *Rapt* de Claudien et, épisodiquement, le *De reditu* de Rutilius Namatianus). De plus, afin de limiter le travail pénible de déchiffrement, certaines œuvres longues (Catulle, Lucrèce, les *Satires* d'Horace, les *Métamorphoses*, Lucain, Paulin de Nole et celles que je vais citer) n'ont pas été lues intégralement mais sous forme de morceaux suivis. Les précieux dépouillements de W. OTT (série *Materialien zu Metrik und Stilistik*) n'étaient pas encore intégralement disponibles et je me suis contenté des dénombrements de la moitié des *Géorgiques* et du tiers de l'*Énéide*, par exemple. Une première série de tests a permis de montrer que trois satires de Juvénal, le chant 1 de Valérius Flaccus (les données afférant au 7^e chant ont pu être *in extremis* prises en considération) et deux livres de Silius Italicus, reflètent avec une approximation suffisante l'ensemble de l'œuvre. Certes, le résultat de la comparaison entre l'extrait suivi et un échantillon de l'œuvre complète est chaque fois significatif (sauf chez Juvénal, remarquablement stable), vu le nombre élevé de mots envisagés (par ex. : 12845 mots, livre 1 de Valérius Flaccus et échantillon, puis 12807, livre 7 et échantillon, voire 16099 en un grand test récapitulatif; 24342 mots, livres 1 et 2 additionnés et échantillon de Silius Italicus), mais un déficit de mots dactyliques (— ∪ ∪) est compensé par un apport de bacchées (∪ — ∪) tandis qu'un surplus de molosses (— — —) correspond à un surplus de choriambes (— ∪ ∪ —). D'Ennius et de Lucilius, je n'ai utilisé que les vers complets dont l'apparat critique n'a pas d'influence sur la métrique — soit respectivement 373 et 313 vers : ces deux auteurs n'apparaissent dès lors que pour mémoire, comme la brève *Guerre civile* de Pétrone, le livre X de Columelle ou le *Culex*. On a en outre veillé à respecter la « règle de Cochran », énoncée pour la première fois par Sydney SIEGEL (in *Non Parametric Statistics*, New York-Toronto-Londres, 1956¹, p. 178) : éviter les effectifs théoriques inférieurs à 1 et tolérer au maximum 20 % des effectifs théoriques inférieurs à 5.

clair et aisément explicable. Dans le domaine de l'hexamètre latin, messieurs N.A. Greenberg et W. Ott seront mes meilleurs avocats : ils ont, mieux que quiconque peut-être, ressenti les difficultés qui se présentent lors du traitement de données dans le domaine que j'aborde ici⁴.

2. On utilisera dans ces pages le code de localisation dans le vers jadis mis au point par Louis Nougaret. L'hexamètre se représente comme suit :

$$A \left\{ \begin{array}{c} a \\ 1 \ 2 \end{array} \right\} B \left\{ \begin{array}{c} b \\ 3 \ 4 \end{array} \right\} C \left\{ \begin{array}{c} c \\ 5 \ 6 \end{array} \right\} X \left\{ \begin{array}{c} x \\ 7 \ 8 \end{array} \right\} Y \left\{ \begin{array}{c} y \\ 9 \ 0 \end{array} \right\} Z \ z$$

Les majuscules désignent les « temps forts », les minuscules les « temps faibles » longs et les chiffres, les syllabes brèves : on sait qu'une longue vaut deux brèves. Au besoin, on précise la quantité de z, syllabe finale du vers. Ainsi, un mot dactylique au premier pied est codifié A12 et un molosse devant la penthémimère devient BbC. En outre, une syllabe longue sera représentée par —, une brève par ∪, un mot dactylique se dessine donc —∪∪ et lorsque des parenthèses sont utilisées, elles indiquent une syllabe élidée : —∪∪(—) représente dès lors un mot dactylique obtenu par l'élision d'un choriambe.

3. Les possibilités sont multiples. *In abstracto*, un vers de ce type pourrait revêtir deux formes extrêmes : dix-sept monosyllabes ou un seul mot long de six pieds, lui-même d'aspect prosodique variable (plus de vingt possibilités!). L'expérience nous apprend que ces solutions extrêmes n'apparaissent jamais, de même que celles qui leur sont proches (quinze monosyllabes et un dissyllabe, ce qui pourrait d'ailleurs se produire sous seize formes différentes, et un monosyllabe + un mot de cinq pieds et demi, lui-même à nouveau fort variable).

⁴ De N.A. GREENBERG, qui a publié plusieurs articles dans *Revue*, je renvoie à *Applications of the Computer to the Stylistic Analysis of Latin Hexameter Poetry*, résumé dans *Die Interpretation in der Altertumswissenschaft*, éd. W. SCHMID, Bonn, 1971, pp. 122-123; quant à W. OTT, il a fait paraître une feuille d'*Addenda et Corrigenda zu den Banden 1-5* [de la collection *Materialien zu Metrik und Stilistik*], dans laquelle il reconnaît que des imperfections dans la programmation ont provoqué l'apparition de près de 150 fautes d'impression ou d'erreurs de dépouillements lors du traitement d'un nombre de vers inférieur à 4000. Voir également les *Actes du séminaire international sur le dictionnaire latin de machine* (in *Revue* 1969, fasc. 2, discussion p. 58) : après les contrôles et vérifications, il subsiste une erreur par 10 000 mots. Tout récemment encore, Fabio SARTOR (*Disegno di un programma per la rappresentazione di sequenze metrico-prosodiche e per la loro analisi*, in *Metrica classica e linguistica, atti del colloquio ... 1988*, Urbino, 1990, pp. 87-106) plaideait lui aussi « per uno studio della metrica latina con l'ausilio del computer ».

Soyons raisonnable et, pour limiter au mieux notre investigation préalable, n'envisageons conventionnellement que le type d'hexamètre le plus fréquent : avec césure penthémimère (P), soit

$$- \{ _ | - \{ _ | - \overset{P}{\|} \{ _ | - \{ _ | - \{ _ | - -$$

Le premier hémistiche seul peut théoriquement revêtir 16 formes s'il est composé de 5 longues⁵, deux fois 32 s'il contient 6 syllabes (selon que les deux brèves sont au 1^{er} ou au 2^e pied) et 64 s'il offre au lecteur 7 syllabes, soit 144 possibilités.

Pareillement, le second hémistiche peut être rédigé de

$$2^6 + (2^7 \times 3) + (2^8 \times 3) + 2^9$$

façons différentes, soit 1 728.

Dès lors, le vers complet présente *in abstracto*

$$144 \times 1728 = 248\,256 \text{ variantes}$$

— et, je le répète, avec P obligatoire : les combinaisons avec 3^e trochaïque ou sans césure au 3^e pied sont donc exclues de cette extrapolation.

La définition préalable des formes théoriques d'hexamètres puis la recherche des modalités d'exclusion (d'ordre métrique et prosodique mais aussi morphologique ou syntaxique) des formes à coup sûr impossibles, nous entraînerait donc très loin et nous mènerait hors du cadre de la présente étude. J'ai dès lors choisi comme point de départ le mot, sous ses différentes formes prosodiques (depuis le monosyllabe bref jusqu'aux termes les plus longs) et à ses différentes places.

4.1. Envisageons les types prosodiques dans l'ordre croissant de leur encombrement : commençons dès lors avec le monosyllabe bref (soit : -). Que nous apprend un premier test comparatif ?

Les écarts caractéristiques n'affectent que quinze lignes du tableau 1⁶ et encore le sont-ils dans une faible mesure seulement. On trouve, dans le camp des excédentaires comme dans celui des déficitaires, des auteurs de tout genre et de

⁵ Pour n syllabes, le nombre de possibilités équivaut à 2^{n-1} .

⁶ J'ai pu obtenir des résultats supplémentaires concernant Valérius Flaccus (livre 7 : cf. note 3), Germanicus, *l'Illias Latina*, le *Culex*, Columelle (livre X), et j'avais analysé en détail les œuvres de Prudence : seul le score réalisé par la *Psychomachie* de ce dernier est significatif.

toute période. En outre, les places de prédilection sont presque unanimement les mêmes — la 2^e brève du 1^{er} et du 5^e pied : le monosyllabe bref ne constitue donc pas un type de mot où se reflète une évolution chronologique ni une séparation par genre littéraire.

Tableau 1
Effectifs de monosyllabes brefs⁷

Auteurs	Effectifs	% des mots	Rang	Écart significatif
ENNIUS	35	1,53	22	—
LUCILIUS	68	3,21	4	+
CICÉRON	57	1,21	21	—
CATULLE*	22	0,89	25	—
LUCRÈCE*	175	2,47	11	n.s.
VIRGILE <i>Buc.</i>	144	2,56	9	n.s.
<i>Géorg.*</i>	167	2,42	12	n.s.
<i>Én.*</i>	499	2,34	15	n.s.
HORACE <i>Sat.*</i>	230	3,32	2	+
<i>A.P.</i>	112	3,60	1	+
OVIDE <i>Mét.*</i>	284	3,28	3	+
LUCAIN*	96	1,85	19	n.s.
PERSE	115	2,56	10	n.s.
JUVÉNAL*	102	2,42	13	n.s.
VALÉRIUS FLACCUS*	166	2,95	6	+
STACE*	222	3,08	5	+
SILIUS ITALICUS*	169	2,03	17	—
PÉTRONE*	34	1,80	20	n.s.
AUSONE négligé*	122	1,94	18	—
soigné*	102	2,89	7	+
PAULIN DE NOLE*	237	2,60	8	n.s.
CLAUDIEN*	100	1,51	23	—
PRUDENCE	717	2,41	14	n.s.
PAULIN DE PELLA	57	1,46	24	—
SIDOINE AP.	323	2,07	16	—

⁷ Et de tous les termes qui ont le même encombrement : on additionne donc à l'effectif des monosyllabes brefs, celui des mots qui occupent une brève dans le vers après élision de la finale (donc les mots pyrrhiques et iambiques élidés). Il en ira de même avec les autres types prosodiques. — Je ne puis, dans le cadre réduit de cet article, reprendre tous les tests qui figurent dans ma thèse ni développer complètement l'analyse parfois fouillée que j'ai faite de ceux que je reproduis ici. Les auteurs flanqués de l'astérisque n'ont pas été dépouillés intégralement : voir la n. 2, je n'y reviendrai plus, et cette façon de voir s'applique à toutes les données du présent article. Ainsi, de Catulle, j'ai

D'intéressantes différences apparaissent bien sûr dans des études de détail : le monosyllabe en fin de vers est remarquablement présent dans les *Satires* d'Horace, et les satiriques délaissent plutôt les formules de type *per aequora* (avec mot dactylique au 5^e pied, Y90 donc). Mais il n'apparaît pas de groupement solide d'œuvres ou d'auteurs.

4.2. Le monosyllabe long (—), abordé de la même manière, fournit les effectifs repris au tableau 2.

Tableau 2
Effectifs de monosyllabes longs

Auteurs	Effectifs	% des mots	Rang	Écart significatif
ENNIUS	436	18,52	13	n.s.
LUCILIUS	560	26,12	1	+
CICÉRON	944	20,71	6	—
CATULLE	362	15,37	22	—
LUCRÈCE	1 607	22,79	3	+
VIRGILE <i>Buc.</i>	1 136	20,19	8	+
<i>Géorg.</i>	1 322	19,08	12	nul
<i>Én.</i>	4 116	19,34	11	+
HORACE <i>Sat.</i>	1 575	22,67	4	+
<i>A.P.</i>	603	19,53	10	nul
OVIDE <i>Mét.</i>	1 315	15,11	23	—
LUCAIN	830	16,04	19	—
PERSE	1 079	24,28	2	+
JUVÉNAL	926	22,02	5	+
VALÉRIUS FLACCUS	949	16,94	17	—
STACE	1 187	16,47	18	—
SILIUS ITALICUS	1 345	15,99	20	—
PÉTRONE	285	15,57	21	—
AUSONE négligé	1 244	19,67	9	+
soigné	512	14,54	24	—
PAULIN DE NOLE	1 545	16,95	16	—
CLAUDIEN	961	14,19	25	—
PRUDENCE	5 388	18,11	15	—
PAULIN DE PELLA	802	20,49	7	+
SIDOINE AP.	2 896	18,52	14	nul

obtenu le dépouillement du *carmen* 64; de Pétrone, j'ai lu la *Guerre civile* et de Claudien, le *Rapt de Proserpine*; de Paulin de Nole, trois poèmes (6, 15 et 19) ont été analysés, etc. Pour le détail et l'origine d'autres dépouillements, cf. *Revue*, 1987, p. 167 n. 3. Au total, 29 407 hexamètres ont été pris en considérations, 17 469 d'Ennius à l'âge d'argent et 11 938 d'Ausone à Sidoine Apollinaire.

Le monosyllabe long est le type le plus fréquent chez tous les auteurs sauf chez Ennius, Cicéron, Catulle, Lucain, Silius et Claudien, qui lui préfèrent — de peu d'ailleurs — le spondée. Une différence apparaît cette fois, et de façon nette : les auteurs satiriques, rejoints par Lucrèce, qui maîtrise encore mal la technique, et par le Virgile des *Bucoliques*, offrent un excédent net de monosyllabes longs, tandis que le genre « noble », représenté par Claudien, Ausone (partie soignée), Catulle (poème LXIV), ..., se situe à l'opposé du tableau. Il s'agit donc d'un critère de style et non d'époque.

Si l'on examine en détail les différentes places dans le vers, des nuances fort nettes se font jour. La position A est toujours la plus fréquentée, plus encore chez les archaïques et les satiriques sauf Juvénal⁸. B, c et x suivent, en ordre variable. Ici intervient le jeu des césures : c et x suivent la penthémimère (P) et l'hepthémimère (H), aussi jouent-ils en tête de membre syntaxique un rôle quasiment semblable à A. Inversement, la fréquence de B s'explique par la faiblesse et la rareté de la trihémimère (T)⁹. Une approximation de la force des césures peut être estimée (Tableau 3).

La vigueur des césures P et H devrait entraîner la rareté du monosyllabe en C et X car ce type est essentiellement mot de liaison ou terme introducteur. Ne voit-on pas Horace, dans ses *Satires*, fournir le poste Y plus abondamment que C car il est plus soucieux de la présence de la césure médiane que de la netteté de la fin du vers ? Il se dessine une évolution visible dans le sens de la raréfaction de C et, dans une moindre mesure, de X, donc du renforcement de la fréquence des césures : dans la grande poésie dès Ovide (encore ne faut-il pas passer sous silence, notamment dans l'*Énéide*, le *est* en fin de membre syntaxique devant P, qui n'empêche donc pas la césure), après Juvénal pour les œuvres d'allure négligée. Argument de style et de datation donc.

Le monosyllabe long, par sa fréquence globale et par le nombre élevé de places possibles, se prête à de nombreuses estimations. Une approche statistique ne suffit bien sûr pas : une analyse morpho-syntaxique est plus d'une fois indispensable. Ainsi à propos du monosyllabe long obtenu par élision — donc du spondée ou trochée élidé. Dans la quasi-totalité des types métriques, la

⁸ Les recherches de Michel DUBROCARD sur cet auteur (partiellement publiées dans *Revue*) ainsi que divers chapitres de ma thèse montrent le caractère relativement soigné du vers de Juvénal. Maintes fois, il est moins « satirique » que Lucilius, Horace et Persc. Cf. aussi mon article *Le pyrrhique...*, in *Revue* 23 (1987), p. 174 n. 2 et, plus récemment, J. HELLEGOUARC'H, *Juvénal, poète épique*, in *Au miroir de la culture antique (Mélanges Marache)*, pp. 269–285.

⁹ Le nom de cette coupe apparaît pour la première fois sous le calame d'Ausone, alors que P et H étaient déjà bien connus. Dans l'exorde de son *Centon nuptial*, Ausone définit également la *bucolice tome*.

Tableau 3
 Monosyllabes longs en B, C et X par rapport à A et à l'ensemble des autres places

Les signes - et + indiquent les déficits et excédents relatifs. Si les signes sont doubles, l'écart est significatif.

Auteurs	A	B	C	X	Autres
ENNIUS	-	-	+	-	+
LUCILIUS	--	-	++	++	+
CICÉRON	+	+	++	--	-
CATULLE	++	++	-	--	-
LUCRÈCE	+	++	++	--	-
VIRGILE <i>Buc.</i>	-	++	-	++	-
<i>Georg.</i>	-	+	++	-	-
<i>Én.</i>	--	-	++	+	-
HORACE <i>Sat.</i>	--	+	++	++	+
<i>A.P.</i>	+	-	+	+	-
OVIDE <i>Mét.</i>	++	++	--	++	-
LUCAIN	+	-	--	-	+
PERSE	--	+	++	++	-
JUVÉNAL	--	-	++	-	+
VALÉRIUS FLACCUS	-	++	+	--	-
STACE	+	+	--	++	-
SILIUS ITALICUS	++	-	+	--	-
PÉTRONE	++	+	--	-	-
AUSONE négligé	+	+	-	-	-
soigné	++	-	-	-	-
PAULIN DE NOLE	+	++	-	+	-
CLAUDIEN	+	+	--	-	+
PRUDENCE	--	-	--	-	++
PAULIN DE PELLA	-	-	--	++	-
SIDOINE AP.	--	-	--	-	++

proportion de termes obtenus par élision est faible voire négligeable. Mais dans le type prosodique qui nous occupe ici, le quart et même le tiers des effectifs des dissyllabes élidés se situe en A. S'il ne se dégage aucun classement par genre ou par époque, je tiens ici à évoquer la formule *uidi ego* qui, malgré l'élision exceptionnelle de désinence longue sur voyelle brève¹⁰, est attestée chez les versificateurs de toute époque, même soigneux : phénomène phonétique

¹⁰ La formule *Ergo age* est également attestée mais les poètes y recourent bien moins souvent. En outre, la finale -o est cette fois *anceps* et non plus longue. Son impact est donc moindre. À propos de la problématique de l'élision dans son ensemble, on se reportera à la monumentale thèse de J. SOUBIRAN, *L'élision dans la poésie latine*, Paris 1966.

et stylistique à première vue aberrant, qui échappe à la stricte observation statistique.

Terminons ce rapide parcours par une allusion au monosyllabe en fin de vers : comme il a déjà été maintes fois traité, je n'y reviendrai pas ici¹¹.

4.3. Dans notre progression logique, il faudrait à présent aborder le pyrrhique ou mot de deux brèves (˘˘) : j'ai déjà eu l'occasion de présenter dans *Revue* des observations approfondies à ce sujet¹².

Je rappellerai ici quelques critères importants que l'on peut définir grâce à une analyse précise des pyrrhiques (ainsi que des monosyllabes brefs) obtenus par élision¹³.

Tableau 4
Voyelles brèves élidées

	a	e	i	o	Total
Ensemble des classiques	382	291	405	100	1 178
Ensemble des tardifs	305	243	294	98	940
Total	687	534	699	198	2 118

L'écart entre les deux groupes chronologiques n'est pas significatif : dans l'ensemble, les deux séries de poètes favorisent de façon égale les mêmes colonnes.

Dans la hiérarchie des timbres des voyelles, la finale *-e* est de loin la plus élidée — dont, au sein des pyrrhiques élidés, 2/3 de *neque*.

Une évolution apparaît dans la place des terminaisons en *-m*, qui, dès l'âge d'argent, s'élident de moins en moins au point même que chez les tardifs, les voyelles longues — ou ce qu'il en reste : *leo* et *scio* sont depuis longtemps devenus pyrrhiques — sont encore élidées à l'occasion, à l'inverse des finales

¹¹ Cf. ma récente synthèse *Le monosyllabe latin en fin d'hexamètre dactylique* (in *Euphrosyne* N.S. 17, 1989, pp. 171–208), dans laquelle j'ajoute aux 29 407 vers habituellement analysés, le dépouillement de 17 205 hexamètres du Moyen Âge et de la Renaissance.

¹² Cf. n. 1.

¹³ J'ai développé mes observations dans deux articles publiés dans *Latomus* 31 (1972), pp. 105–109 et 33 (1974), pp. 353–371. On tirera également profit de l'apport de l'« *Arbeitsgruppe für lateinische Metrik und Stilistik* » (une équipe comprenant W. OTT déjà cité) à propos de Virgile et de Stace, in *Glotta* 50 (1972), pp. 97–120.

-m sauf éventuellement lorsqu'il s'agit de quelques mots outils comme *quidem*¹⁴. La morphologie et la syntaxe mettent en relief des nuances qu'une approche d'ensemble purement numérique laisserait dans l'ombre.

Une évolution chronologique et une différenciation stylistique apparaissent dans le choix de la syllabe recevant l'élision (c'est-à-dire l'initiale du mot suivant). Je résume en une phrase les détails de ma recherche : les iambes, pyrrhiques et tribraques s'élident de préférence et chez la majorité des auteurs (principalement chez les épiques) sur mot ou préfixe grammatical. Après Perse, le même traitement est réservé aux anapestes. Cette préférence est encore plus marquée si l'on fait abstraction des élisions sur Z car dans la fin du vers, sauf exception, il n'apparaît que des termes à sens plein.

4.4. Le trochée (—) n'apporte pas d'argument de style ou de datation. Sa fréquence est dans l'ensemble stable : 650 mots en 1 000 vers à partir d'Horace ; au préalable, la proportion est moindre, sauf dans les *Bucoliques*.

Les trochées obtenus par l'élision d'un crétique (—) ou d'un dactyle (—) nous apportent des résultats chiffrés intéressants. Si l'élision d'une finale longue entre les brèves du pied dactylique est clairement évitée, celles de -m en sont bannies à un degré moindre. Ainsi réapparaît une « hiérarchie des finales ». En outre, bien que le trochée soit présent, avec des fréquences diverses, à tous les pieds du vers — soit A1, B3, C5, X7, Y9 et Zz — les dactyles et crétiques élidés sont principalement attestés là où abondent les dactyles non élidés : aux 1^{er} et 5^e pieds.

4.5. L'iambe (—) n'apporte pas non plus de constatation importante. Présent seulement dans un vers sur trois en moyenne, il sert surtout à introduire la césure P (sauf bien sûr chez les auteurs qui se singularisent par un recours élevé à la 3^e trochaïque : les épiques de l'âge d'argent et quelques tardifs). Ce rôle de l'iambe 4C est d'ailleurs volontiers accentué par une articulation syntaxique.

8Y est exceptionnel car il amène l'ennéhémimère, intermot que les poètes jugent fâcheux. 0Z est moins rare, du moins jusqu'à Horace, et cette place reste ensuite attestée dans le genre satirique. De plus, jusqu'à Lucrèce, c'est 0Z et non le monosyllabe Z qui introduit de préférence le monosyllabe final z : double argument de datation donc, malgré sa modestie.

Résumons-nous à l'extrême à propos des iambes obtenus par élision. Ils nous éclairent sur la force relative des césures en montrant le mieux possible un

¹⁴ J'abrège ici : j'ai, dans ma thèse, tenu aussi compte du nombre de pyrrhiques élidables, etc.

intermot central dégagé, de façon à maintenir P. Même Horace et Perse évitent l'éélision en fin de vers.

4.6. Le spondée (— —) est très abondant. Il constitue même le type le plus fourni chez Ennius, Cicéron, Catulle, Lucain, Silius et Claudien¹⁵. Aucun satirique ni auteur négligé n'est ici cité : chez ceux-ci comme chez divers épiques, la préférence est toujours accordée au monosyllabe long (§ 4.2). Il peut occuper théoriquement onze places différentes : les combinaisons sont dès lors nombreuses.

On a déjà maintes fois insisté sur la lourdeur du spondée Aa, l'importance de bC devant P, l'archaïsme, voire l'irrégularité de Bb et surtout de Cc, qui gênent tous deux le jeu habituel des césures : il y a là un aspect de l'exégèse qui ressortit essentiellement de la stylistique. Dans le cadre de cet article, deux dénombrements présentent un intérêt.

4.6.1. La « loi de Marx », rappelons-le, veut que Virgile ait écrit

Arma virumque cano, Troiae qui primus ab oris (Énéide I, 1)

au lieu de *qui Troiae* « afin d'éviter la coïncidence du spondée avec le 4^e pied ». La règle aurait été en gestation chez Ennius, Lucilius et Lucrèce. Catulle l'aurait appliquée, mais non aveuglément, tandis que Virgile et ses successeurs en auraient fait grand usage¹⁶.

Que nous montrent les dépouillements que je peux apporter en complément (Tableau 5)¹⁷ ?

Selon mes nombres, Horace, Ovide et, à un degré moindre, Juvénal ne l'observent pas. En outre, peut-on déceler une différence entre l'attitude des classiques et la façon d'écrire des tardifs considérés globalement (Tableau 6) ?

Le test statistique est très significatif en faveur de l'application de la loi de Marx plus fréquemment chez les tardifs, mais elle est effectivement respectée à l'âge classique, bien qu'il s'agisse là d'un mouvement d'ensemble qui doit être nuancé au sein de chaque œuvre classique.

¹⁵ Pour mémoire : également dans le *Culex* ainsi que dans le poème en distiques de Rutilius Namatianus.

¹⁶ Encore une fois, je dois résumer la pensée de Fr. MARX, qui énonce sa « loi » dans *Molossische und bakchi. Wortformen...*, in *Abhand. d. phil.-hist. Klasse d. sachs. Akad. Wiss.* 37, 1922, p. 198. Il précise immédiatement que sa « loi » ne s'applique pas mécaniquement (exceptions, avec ou sans motif : *ibidem*, pp. 198–202 principalement). Le poète reste soumis aux hiatus ou aux abrègements [en fait : aux absences d'allongements] par position et il peut préférer Xx afin de mettre en évidence une anaphore, une antithèse, ... Il importe donc de nuancer : un vrai poète écrit avec son cœur, sans s'assujettir à des règles purement mécaniques.

¹⁷ Quand j'ai ici dépouillé des extraits plus réduits que de coutume, je l'ai indiqué.

Tableau 5
La loi de Marx

Auteurs	c + Xx (non-application)	cX + x (application)
LUCILIUS	4	7
CICÉRON	4	19
CATULLE	4	10
VIRGILE <i>Én.</i>	9	18
HORACE <i>Sat.</i>	24	23
<i>A.P.</i>	11	9
OVIDE	20	16
LUCAIN	7	24
JUVÉNAL	12	16
STACE <i>Théb.</i>	4	13
<i>Ach.</i>	4	8
COLUMELLE	5	10
AUSONE <i>Moselle</i>	1	8
PAULIN DE NOLE c. 6	6	11
CLAUDIEN	6	22
PRUDENCE <i>Psych.</i>	14	26
PAULIN DE PELLA	11	35
SIDOINE AP. c. 2	7	22

Tableau 6
La loi de Marx — Évolution chronologique

	c + Xx	cX + x
Ensemble des classiques	108	173
Ensemble des tardifs	45	124
Total	153	297

4.6.2. Une mention toute particulière doit être accordée aux spondées cX obtenus par l'élision de mots palimbacchées¹⁸ (— — —) [Tableau 7].

¹⁸ Les molosses (— — —) élidés étant rarissimes, ils n'entrent pas ici en ligne de compte. Ils ne constituent pas pour autant un argument de style : s'ils ne sont en effet significativement présents que dans les *Bucoliques*, chez Perse et, pour l'époque tardive, chez Paulin de Nole, Prudence et Paulin de Pella — trois auteurs à la métrique parfois relâchée, ils n'apparaissent pas pour autant chez tous les satiriques. Je ne puis pas ici faire état de tous les auteurs car dans la plupart des cas, je ne dispose de dépouillements circonstanciés (avec références détaillées) des mots élidés que pour les textes que j'ai moi-même analysés.

Tableau 7
La finale du palimbacchée, élidé ou non

	cX7 non élidé non en <i>-que</i>	cX7 non élidé en <i>-que</i>	cX(7) élidé non en <i>-que</i>	cX(7) élidé en <i>-que</i>
VIRGILE <i>Buc.</i>	14	1	2	1
HORACE <i>Sat.</i>	14	2	8	0
<i>A.P.</i>	11	12	4	0
OVIDE <i>Mét.</i>	10	10	1	19
LUCAIN	8	6	10	23
PERSE	10	7	13	7
JUVÉNAL	12	5	12	2
VALÉRIUS FLACCUS	4	6	3	19
SILIUS ITALICUS	30	16	33	25
COLUMELLE	9	4	0	2
PÉTRONE	1	3	4	7
AUSONE négligé	13	2	8	6
soigné	18	3	3	5
PAULIN DE NOLE	32	6	13	8
CLAUDIEN	16	4	6	11
PRUDENCE	71	18	62	34
PAULIN DE PELLA	5	0	8	3
SIDOINE AP.	18	3	6	11
Total classiques	123	72	90	105
Total tardifs	173	36	106	78

Je précise tout d'abord que les *-que* isolés dans le tableau 7 sont les particules synonymes de *et*, à l'exclusion des finales de *quisque* et de *quicumque*, par exemple, d'ailleurs assez rares.

Les tardifs élident plus dans l'ensemble, surtout lorsque la finale est *-que*. La débilité de cette désinence est vraiment extrême, au point qu'elle subit ici l'élosion dans 1/3 des cas (78/114 à l'époque tardive, et déjà 105/177 à l'âge classique). Le fait est d'autant plus étonnant qu'il infirme une des lois de l'élosion¹⁹, selon laquelle un type métrique est élidé à une place dans la mesure où il s'y rencontre non élidé. Or cX7 constitue avec yZz (mais il s'agit dans ce dernier cas d'une fin de vers exceptionnelle, et le problème est alors tout autre), l'emplacement le moins fourni en palimbacchées. Alors que l'énoncé de ces lois repose sur des enquêtes statistiques sérieuses, l'usage des poètes nous oblige à prendre acte de cette exception. Ce que la science des nombres nous autorisait à inférer est ici démenti par l'observation d'un point de détail.

¹⁹ J. SOUBIRAN (1966) p. 512.

4.7. L'étude de l'anapeste (~~—) ne permet d'établir aucun critère de datation ou de style. Les trois places de prédilection se situent sans exception devant T, P et H tandis que les deux places en fin de vers sont toujours fréquentées exceptionnellement.

Lorsqu'un anapeste est obtenu par élision, la finale brève — essentiellement -e à nouveau — du péon 3^e (~~—) s'estompe aisément n'importe où tandis que les finales -m ou longues d'ioniques mineurs (~~—) appartiennent essentiellement à des mots 56X(x). Il importe en effet de sauvegarder la netteté de P en ne l'assombrissant par aucune élision. Nous retrouvons dès lors ici la hiérarchie des finales ainsi que celle des césures.

4.8. Le dactyle (—~~) a donné son nom au type de vers qui nous intéresse ici. Chez tous les auteurs, plus d'un vers sur deux comporte un mot dactylique. Si ce type vient bien après le monosyllabe long et le spondée en fréquence globale, il n'occupe pas moins une inébranlable troisième place.

La statistique nous permet de formuler quelques arguments de datation. Si le premier mot du vers équivaut au premier pied, A12 est, après Ennius et Lucilius, toujours préféré à son équivalent spondaïque Aa. La nature essentiellement dactylique et légère du rythme est ainsi affirmée, comme dans la finale du vers : Y90 constitue d'ailleurs toujours la place de prédilection du terme dactylique. B34 et C56, qui empêchent la synaphie et le jeu des césures au centre du vers, disparaissent pratiquement après Horace.

Les poètes effectuent des choix précis dans le vocabulaire en fonction des places dans le vers et de la force (ou au contraire de l'absence) de la ponctuation. Ainsi, par exemple, les *Bucoliques*, dont le genre donne son nom de la fameuse « diérèse bucolique » après le 4^e pied, présentent en X78 une collection de neutres pluriels *ubera*, *munera*, *flumina* et *carmina* (trois fois). Nous entrons dès lors dans des considérations morphologiques et stylistiques, qui nous forcent à affiner l'exégèse par un examen détaillé de vers, voire de mots pris isolément. Pour intéressante que soit cette enquête, notamment par ses implications stylistiques, elle sort du cadre de la présente recherche.

4.8.1. C'est dans l'étude des dactyles obtenus par élision (Tableau 8) que la statistique se montre utile²⁰. L'élision du péon 1^{er} (—~~) est nécessaire pour

²⁰ J'ai déjà abordé le sujet dans les *Hommages offerts à Jozef Veremans* (Bruxelles, 1986), pp. 308–318.

Tableau 8
Quantité de la finale élidée

	-- (brève)	-- (m)	-- (longue)	Total
ENNIUS	4	6	6	16
CICÉRON	5	4	2	11
CATULLE	8	5	2	15
LUCRÈCE	15	3	2	20
VIRGILE <i>Buc.</i>	3	1	1	5
<i>Géorg.</i>	18	5	4	27
<i>Én.</i>	38	27	31	96
HORACE <i>Sat.</i>	11	3	3	17
<i>A.P.</i>	3	4	0	7
OVIDE <i>Mét.</i>	7	1	0	8
LUCAIN	3	1	0	4
PERSE	8	3	4	15
JUVÉNAL	3	4	0	7
VALÉRIUS FLACCUS	8	4	2	14
SILIUS ITALICUS	11	14	1	26
COLUMELLE	4	1	0	5
PÉTRONE	3	0	0	3
AUSONE négligé	24	8	25	57
soigné	4	0	2	6
PAULIN DE NOLE	17	5	5	27
CLAUDIEN	3	0	0	3
PRUDENCE	25	5	16	46
PAULIN DE PELLA	6	3	9	18
SIDOINE AP.	18	11	10	39
Total classiques	152	86	58	296
Total tardifs	98	32	68	198

le faire entrer dans l'hexamètre, à l'inverse de celle qui affecte le choriambé (---, à terminaison -m ou longue), qui entre automatiquement dans le vers.

La différence de comportement entre les deux groupes est hautement significative ($P = 0,001$). Si la proportion de brèves élidées est voisine de la distribution aléatoire, on observe en revanche une nette prépondérance des élisions de -m par rapport aux longues chez les classiques, et l'inverse chez les tardifs²¹.

²¹ Abstraction faite des cas à effectif nul ou presque, un test d'écart réduit donne par case peu de résultats significatifs : abondance de -m chez Silius, déficit chez Ausone négligé et Prudence, abondance de longues chez Ausone négligé et Paulin de Pella.

4.8.2. Toutefois, un deuxième test s'impose avant que je puisse affirmer mes conclusions. Revenons à l'aspect diachronique de la recherche : on est en effet amené à modifier les effectifs des poètes tardifs pour l'établissement desquels j'avais tenu compte de la quantité classique du *-o* long de la 1^{re} personne des verbes et du nominatif de la 3^e déclinaison (cf. déjà § 4.3). Les tardifs adoptent couramment la scansion brève, déjà répandue dès Horace. En effectuant les transferts nécessaires²², on obtient le tableau 9.

Tableau 9
Quantité de la finale élidée — Évolution chronologique

	— (brève)	— (<i>m</i>)	— (longue)	Total
Total classiques	152	86	58	296
Total tardifs	114	32	52	198

La différence, certes moins élevée, est encore très significative ($P = 0,01$). Les classiques favorisent toujours les élisions de *-m* au détriment des longues, tandis que les tardifs font l'inverse, mais avec un écart proportionnellement moins grand.

Une constante apparaît clairement : près de la moitié des syllabes élidées sont brèves. Parmi celles-ci, à l'exception de quelques *-a* et des *-o* que je viens de traiter, toutes sont des *-e*.

4.8.3. Dernière recherche à propos des dactyles obtenus par élision : la syllabe qui reçoit cette dernière. D'utiles parallélismes pourraient être ici développés avec les élisions de mots iambiques et anapestiques notamment²³ : on a déjà énoncé que ces termes s'élident plus volontiers sur mot ou préfixe grammatical. Qu'en est-il ici (Tableau 10)?

Tableau 10
Élision de choriambe ou de péon 1^{er}

	Mot ou préfixe grammatical	Mot à sens plein	Total
Total classiques	196	100	296
Total tardifs	150	48	198

²² Ausone négligé 3, soigné 2, Prudence 4, Paulin de Pella 4, Sidoine 3.

²³ Cf. note 13.

La répartition s'effectue nettement en faveur de la première colonne dans les deux groupes. Mais alors que les classiques présentent une proportion de 2 pour 1, celle-ci monte à 3 pour 1 chez les tardifs. Il y a donc globalement une évolution, même si la tradition se maintient dans quelques questions de détail. N'envisageons pas si l'imitation est fortuite ou voulue, ou si la rencontre verbale procède d'une rencontre due au hasard. Toujours est-il que l'on rapprochera

- SILIUS 1, 277 = AUSONE *Ecl.* 25, 10 *Geryone extincto*...
- VIRGILE, *Én.* 3, 683, *excutere et ventis* et SILIUS 2, 128 *excutere in ventos*
- VIRGILE, *Buc.* 3, 18 *excipere insidiis* et SILIUS 1, 251 *excipere insanos*
- VIRGILE, *Én.* 12, 543 *oppetere et ... consternere* et VALÉRIUS 1, 554 *oppetere et ... concedere*

et j'en passe. Mais nous quittons ici la statistique pour la stylistique, voire l'herméneutique...

4.8.4. Un dernier emploi du dactyle nous retiendra encore. Même si l'implication stylistique du rejet est évidente, un aspect non négligeable de A12 suivi de ponctuation trouve sa place dans cette étude.

Rappelons que le rejet se définit comme l'isolement d'un terme en début de vers et en fin de phrase. Ce mot — qui se définit dans le vers comme A12 dans ce cas-ci — est dès lors suivi d'une ponctuation forte²⁴.

Les verbes viennent toujours en tête jusqu'à Ovide — et cette prédominance se manifeste encore chez Perse, Valérius Flaccus et Paulin de Nole — puis les noms l'emportent parfois. Vu l'unanimité absolue des premiers auteurs, un test est superflu. Du côté de la stylistique, un verbe en fin de phrase — place classique s'il en est — passe-t-il inaperçu ? Bien au contraire : quelle force ne revêt pas un impératif isolé en rejet, comme un indicatif emphatique²⁵ !

4.8.4.1. Malheureusement, les effectifs sont souvent peu fournis. Aussi ai-je décidé de compléter cette recherche par le comptage de ce que j'appellerai le « demi-rejet » (Tableau 11), c'est-à-dire A12 en fin de membre de phrase, de

²⁴ Je ne considère donc pas ici les interjections comme *Hercule!* (PERSE 2, 12) ou *Gloria!* (VALÉRIUS 1, 77).

²⁵ Impératifs : VIRGILE, *Én.* 1, 203; PERSE 6, 26; SIDOINE 2, 316.
 Indicatifs emphatiques : HORACE, *A.P.* 35; JUVÉNAL 3, 93; CLAUDIEN 3, 165; etc.
 Diverses nuances sont également possibles avec des noms : « force » chez LUCAIN 5, 169; « horreur » chez SILIUS 1, 96; « indignation » chez JUVÉNAL 3, 132 et PRUDENCE, *Symm.* 1, 256.
 La place me manque ici pour approfondir cet aspect stylistique éminemment riche.

Tableau 11

Auteurs	Rejets (R)	Demi-rejets (R/2)	Total	Nombre de		Tests
				vers	A12	
CICÉRON	2	13	15	611	120	- b
CATULLE	0	9	9	408	89	- b
LUCRÈCE	1	8	9	1 084	167	- a, b
VIRGILE <i>Buc.</i>	7	17	27	803	154	
<i>Géorg.</i>	16	35	51	1 083	181	
<i>Én.</i>	29	92	121	3 304	550	
HORACE <i>Sat.</i>	8	23	31	970	165	
<i>A.P.</i>	1	10	11	475	72	
OVIDE	15	37	52	1 347	318	
LUCAIN	7	20	27	814	147	
PERSE	12 +	10 -	22	643	114	
JUVÉNAL	8	8 -	16	646	112	- a
VALÉRIUS FLACCUS	13 +	35	48	850	166	+ a, b
STACE	32 +	52	84	1 125	216	+ a, b
SILIUS ITALICUS	2 -	31 -	33	1 399	185	- a, b
PÉTRONE	1	10	11	294	43	
AUSONE négligé	3	18	21	467	167	- b
soigné	4	21	25	584	118	
PAULIN DE NOLE	14	54	68	1 418	260	+ b
CLAUDIEN	13	49 +	62	1 105	261	+ a
PRUDENCE <i>Ap.</i>	3 -	49 +	52	1 083		
<i>Ham.</i>	2 -	50	52	965		+ a
<i>Psych.</i>	0 (-)	38	38	914		
<i>Symm. 1</i>	2	32	34	656		+ a
<i>Symm. 2</i>	5	46	51	1 131		
Total	12	215 +	227	4 749	913	+ a, b
PAULIN DE PELLA	1	8 -	9	614	98	- a, b
SIDOINE AP	10	53 -	63	2 415	437	- a, b

Au besoin, le nombre de vers a été aménagé pour tenir compte des possibilités de rejet. Ainsi, dans les *Bucoliques*, on a conventionnellement retranché 10 unités du total.

Dans la colonne « Tests », j'indique les différences significatives en calculant le nombre de rejets : (a) par rapport au nombre de vers, (b) par rapport au nombre d'A12.

proposition, mais non suivi de ponctuation forte²⁶ et beaucoup plus attesté. Si la valeur stylistique en est moindre, elle reste encore sensible, me semble-t-il.

²⁶ Par exemple VALÉRIUS 1, 640-641

*nunc stridens Zephyrus aufert Notus; undique feruent
aequora, cum subitus trifida Neptunus in hasta...*

Les écarts significatifs, signalés par + ou - dans le tableau 11, sont peu nombreux. Comparativement, Lucrèce, Juvénal, Silius, Ausone soigné, Paulin de Pella et Sidoine évitent R et R/2 tandis que Valérius, Stace, Paulin de Nole, Claudien et Prudence (dans certaines œuvres) le favorisent. Donc : pas de différence par genre ni d'évolution chronologique nette.

4.8.4.2. Quel mot, du nom ou du verbe, est plus placé en rejet et en demi-rejet ? Malgré des effectifs non négligeables — à condition de ne pas tenir compte des adjectifs et des mots invariables — rares sont les écarts significatifs. Je ne transcris pas ici la totalité du tableau et je me limite aux nombres intéressants (Tableau 12).

Tableau 12
Nature du terme en R et R/2

Auteurs	R		R/2		Total		Total
	nom	verbe	nom	verbe	nom	verbe	
VIRGILE <i>Énéide</i>	14	15	48	44	62 +	52 -	121
STACE	19	13	27	25	46 +	38 -	84
PRUDENCE <i>Ham.</i>	1	1	9	41	10 -	52 +	52
<i>Psych.</i>	0	0	8	30	8 -	30 +	38
Total de Prudence	6	6	56	159	62	165	227

Deux poètes épiques favorisent le nom mais ils ne sont pas rejoints par les autres auteurs d'épopée. Bien plus, Prudence, dans son poème du même style, la *Psychomachie*, adopte l'attitude contraire, tandis que dans l'ensemble de ses œuvres, les écarts s'annulent.

4.8.4.3. Enfin, le dactyle est-il plus ou moins en R et R/2 que d'autres types de mots ? Ici, encore, faisons l'économie d'un long tableau vu le peu de résultats intéressants. Lucrèce et Juvénal rejettent moins le dactyle tandis que Pétrone, Ausone (soigné), Paulin de Nole, Prudence (dans l'*Apothéose* seulement), adoptent une attitude inverse. Écarts peu nombreux donc, et surtout en sens divers.

4.9. L'amphibraque (◡-◡) est quasi inexistant dans le corps du vers. La succession de deux intermots trochaiques semble en effet créer des problèmes d'ordre phonologique, qui échappent au champ de cette étude. En additionnant les effectifs de 2B3, 4C5, 6X7 et 8Y9, on atteint rarement 30 amphibraques en 1 000 vers. Il faut, pour obtenir des nombres dignes de considération, inclure les

0Zz (avec z bref), métriquement équivalents aux bacchées désignés par le même code (mais dotés d'un z long).

Un seul test est possible, et il ne manque pas d'intérêt : il concerne l'importance de *-que* dans la formation de l'amphibraque. Seules les deux dernières places du vers, **8Y9** et bf **0Zz**, fournissent des proportions suffisantes et il importe de les jumeler : comme l'illustre la finale de SILIUS ITALICUS 1, 303 *fidemque deosque*, ce type de mot intervient notamment dans des syntagmes répétitifs au sein desquels la particule *-que* joue un rôle certain.

Tableau 13
Amphibraques sans et avec *-que*

	8Y9		0Zz		Total	
	sans	avec	sans	avec	sans	avec
Classiques	127	32	2 411	157	2 538	189
Tardiifs	104	15	2 302	56	2 406	71
Épiques, « soigneux »	79	28	1 874	119	1 953	147
Satiriques, « négligents »	152	19	2 839	94	2 991	113

La proportion de finales en *-que* est significativement plus élevée chez les auteurs classiques pris dans leur ensemble, avec abondance notoire chez Ovide, Lucain, Valérius et Silius et carence aussi nette chez Claudien, Paulin de Nole, Prudence, Paulin de Pella et Sidoine.

Si l'on répartit à présent les auteurs d'après un critère « qualificatif », les « négligents » étant Lucilius, Lucrèce, les *Bucoliques*, Horace, Perse, Juvénal, Ausone (négligé) les deux Paulin, Prudence et Sidoine, une différence significative se fait à nouveau sentir : les auteurs soigneux forment davantage de finales où intervient *-que*. Ce résultat est dû essentiellement aux fortes contributions d'Ovide, Lucain, Valérius et Silius. La science des nombres nous invite en effet à nuancer un jugement qui risquerait d'être trop général.

4.10. Le bacchée (— —) n'existe le plus souvent qu'en fin de vers. On en rencontre parfois en **6Xx**. Les quelques bacchées obtenus par élision sont, dès Virgile, localisés en **2Bb** et ils disparaissent quasiment à l'époque tardive. Aucune recherche statistique n'est dès lors possible.

4.11. Le péon 2^e (— — —) est très peu attesté. Avec un total de 12 cas observés, Horace, dans son *Art poétique*, obtient une moyenne de 54,6 péons 2^e en 1 000 vers, qui est la plus élevée, Catulle (poème 64) se situant à l'autre extrémité

du tableau avec 12 cas observés, soit une moyenne de 2,6/1 000 vers! Aucun test n'est dès lors possible.

4.12. Le palimbacchée (— — ◡) amène un intermot trochaïque. Les ponctuations qui interviennent alors ressortissent plutôt, ce me semble, de la stylistique.

Dans la présente étude, je ne peux avancer qu'un résultat, et encore est-ce avec prudence. Les poètes archaïques usent moins du palimbacchée : Virgile, à partir de l'*Énéide*, est le premier auteur à dépasser la moyenne de 300 palimbacchées en 1 000 vers — encore tous ses successeurs n'atteignent-ils pas unanimement un tel score. Ce sont des représentants du style noble, Lucain, Stace et Claudien, qui se singularisent par un recours élevé à la 3^e trochaïque et au palimbacchée.

4.13. Le péon 3^e (◡◡ — ◡) est, au rythme près, interchangeable avec le type précédent. Il jouit d'une moyenne d'utilisation remarquablement stable : aux alentours de 100–110 mots en 1 000 vers.

Il est particulièrement intéressant de déceler ici encore une attitude unanime des satiriques : s'ils délaissent le péon 3^e, c'est que dans l'ensemble ils recourent moins aux divers types de mots longs, comme nous aurons l'occasion de le voir bientôt.

4.14. Le molosse (— — —) revêt une importance non négligeable par son ampleur, par le nombre de places qu'il peut occuper — dix en théorie —, ainsi que par les effectifs élevés dont nous gratifient plusieurs poètes — jusqu'à 675,8/1 000 vers dans le *carmen* 64 de Catulle, record absolu : n'est-ce pas le plus fréquent des mots qui dépassent l'encombrement d'un pied?

Plusieurs tests sont possibles : l'importance relative de AaB, en rejet ou non, ou encore de AaB face à BbC et CcX, ce qui équivaut à comparer entre elles les césures T, P et H. En outre, on peut calculer l'importance relative des noms, des verbes, ... à l'intérieur de ces places. Il se dégage dans l'ensemble une grande impression de stabilité, sauf dans quelques points précis que l'on va brièvement exposer.

4.14.1. AaB est plus volontiers en rejet dans la grande poésie que chez les satiriques. En outre, une explication stylistique est plus aisément formulée à la lecture de vers de facture élevée. Parallèlement, BbC devant ponctuation acquiert davantage de relief s'il est nom ou adjectif : stylistique encore.

4.14.2. Les molosses au 4^e pied vont nous retenir plus longuement. **cXx** est la place la plus fournie de toutes chez Cicéron, Catulle et Lucrèce mais dès Virgile, son importance décroît : nous retrouvons le problème de la coïncidence du 4^e pied avec un rythme spondaïque, déjà évoqué avec la « loi de Marx » (§ 4.6.1). Selon celle-ci, rappelons-le, c'est à partir de Virgile que le spondée **cX** l'emporte sur **Xx** : la désaffection relative de **cXx**, à partir de Virgile précisément, rejoint ce point de vue, que j'avais pourtant dû nuancer dans mon examen des mots spondaïques. Autre particularité : **cXx** accueille, bien plus que **AaB** et **BbC**, les génitifs pluriels en *-anum* et *-orum*. Enfin, la ponctuation bucolique après **cXx** n'apparaît que dans quelques œuvres négligées.

4.14.3. **CcX** se révèle plus intéressant encore. Ici se manifeste clairement un aspect de l'évolution de l'hexamètre latin : **CcX** tend à disparaître. Déjà à l'époque classique, quelques auteurs le proscrivent entièrement, tel Ovide (du moins dans mes extraits), ou presque, comme Stace (un seul cas dans l'*Achilléide*) et Lucain. Dès que l'on aborde l'époque tardive, la fréquence décroît chez tous les auteurs²⁷. La raison de cette disparition semble ressortir de la structure du vers. La nécessité d'une césure au 3^e pied, **P** ou à défaut 3^e trochaïque, se fait de plus en plus sentir, or **CcX** les empêche toutes deux et, de surcroît, crée l'impression fâcheuse d'une diérèse avant le 3^e pied. Aussi voyons-nous les écrivains recourir à l'élision sur **CcX** (dans près de 40 % des cas!) ou à la ponctuation forte à la trihémimère pour annuler cette diérèse.

Tableau 14

Répartition des occurrences de *Aeneas* (et formes fléchies) dans trois livres de l'*Énéide* par place et par rapport à l'effectif total des molosses en cette place.

	AaB	BbC	CcX	cXx
Livre 1	3 / 91	17 / 85	8 / 19	0 / 52
Livre 6	4 / 93	19 / 115	4 / 26	0 / 63
Livre 12	9 / 144	19 / 121	5 / 18	0 / 76
Total	16 / 328	55 / 321	17 / 163	0 / 191
ou, si l'on préfère	16 + 312	55 + 266	17 + 146	0 + 191

²⁷ Sauf chez Paulin de Pella : sa métrique, parfois aberrante ou d'apparence « archaïque », est plus d'une fois singulière.

Tableau 15

Forme du mot précédent *yZz* et importance des noms propres (ou de mots directement dérivés de ces derniers : adjectifs, patronymes, ...).

Auteurs	Fin de vers		
	monosyllabe Y + yZz	polysyllabe + yZz	
		sans hiatus	avec hiatus
LUCILIUS	0	1	0
CATULLE 64	1	2 + 2 n.pr.	0
LUCRÈCE	3	0	0
VIRGILE <i>Buc.</i>	0	1	1
<i>Géorg.</i>	0	1	0
<i>Én.</i>	0	3	6 n.pr.
OVIDE	0	2 + 5 n.pr.	2 + 3 n.pr.
LUCAIN	0	2 n.pr.	0
JUVÉNAL	7 + 4 n.pr.	2 + 1 n.pr.	0
STACE <i>Théb.</i>	0	1 n.pr.	1 n.pr.
AUSONE	0	2 n.pr.	0
PRUDENCE	4 + 1 n.pr.	0	0
SIDOINE	1	1 n.pr.	0
Total	16 + 5 n.pr.	12 + 14 n.pr.	3 + 10 n.pr.
		15 + 24 n.pr.	

Le tableau 14 illustre par une statistique l'impact stylistique que revêt une rareté métrique. Si les formes du mot *Aeneas* sont fatalement bien attestées dans l'*Énéide*, elles ne se répartissent pas de façon aléatoire.

Deux tests peuvent être envisagés. Ne considérons que les trois premières colonnes du tableau 14 (afin d'éviter l'effectif observé nul en *cXx*) : *AaB*, bien que place notoirement fournie en noms, est extrêmement pauvre en *Aeneas* (effectif théorique : 35½, mais observé : 16!) au profit de *BbC* (34,8 et 55) tandis que *CcX* obtient un score quasiment aléatoire (17,7 et 17).

Envisageons à présent l'ensemble du tableau : les effectifs théoriques sont alors 28,8, 28,2, 14,3 et 16,7. Seul *BbC* est garni plus que prévu : l'importance du mot placé devant P est dès lors indubitable.

Notons aussi l'indifférence en *CcX* : à ce stade-ci de l'évolution de l'hexamètre, cette place est encore « neutre ».

4.14.4. Une dernière position nous retiendra quelques instants encore : *yZz* ou le dernier mot de « vers spondaïque ». On groupe ici les mots molosses (---) et palimbacchés (---~), quelle que soit donc la quantité de la finale (Tableau 15).

Ni le genre littéraire ni l'époque ne déterminent des modalités d'emploi de *yZz*. Grâce à des travaux d'érudition²⁸, j'ai pu obtenir les relevés complets de Lucrèce, Virgile, Ovide (*Mét. + Fastes*), Lucain, Juvénal et Stace, de même que ceux d'Ausone, Prudence et Sidoine Apollinaire.

Point n'est besoin d'un long test pour formuler en une phrase claire le résultat de l'enquête numérique. Les poètes marquent l'importance du nom propre par la forme anormale de la finale du vers : le 5^e pied revêt alors 24 fois sur 29 une apparence exceptionnelle par la présence d'une fin de polysyllabe, parfois doublée d'un hiatus.

4.15. Le choriambe (— ∪ ∪ —) est le plus fréquent des quadrisyllabes et des mots plus longs encore, et le dernier type intéressant au point de vue des effectifs. Reprenons nos extraits habituels (Tableau 16).

Aucun groupement n'apparaît clairement en fonction de l'époque ou d'un genre littéraire. La désaffection à l'endroit du choriambe en fin de vers est nette : en particulier, le monosyllabe *z* isolé par **Y90Z** est essentiellement satirique.

Lors d'une analyse stylistique et d'une étude approfondie des césures, que je ne reproduirai pas ici, j'ai été maintes fois amené à comparer le choriambe au molosse. Ces deux mots ont en effet le même encombrement. Un seul point nous retiendra : la raréfaction de **C56X** dans les œuvres soignées tardives, dans la foulée de nos propos concernant son homologue **CcX** (§ 4.14.3). C'est que le choriambe ainsi placé empêche toute césure au 3^e pied ; à défaut de celle-ci, **H** est bien nette.

4.16. Avec l'ionique mineur (∪ ∪ — —), nous abordons les derniers types de termes longs, par ailleurs peu intéressants du point de vue des effectifs observés. Résumons donc à l'extrême nos conclusions. L'ionique mineur se rencontre en une seule place canonique : **56Xx**. La ponctuation bucolique n'est osée dans cette circonstance que par Horace.

Quelques finales **90Zz** se signalent à l'attention du lecteur, surtout chez les épiques d'époque classique, par leur importance stylistique : récurrence importante de noms propres, au besoin précédés d'un hiatus, ce qui nous rappelle les phénomènes phonétiques, accentuels et prosodiques qui accompagnent le molosse *yZz* (§ 4.14.4).

²⁸ La littérature sur les vers dits spondaïques (dont le 5^e pied est exceptionnellement composé de deux longues, au lieu du rythme dactylique habituel) est abondante (cf. tout récemment encore M. HBLZLE sur Lucain, dans *Latomus* 51 ; fasc. 3, 1992, pp. 590–600). J'utilise ici essentiellement les dénombrements d'A. VIERTEL, *De versibus poetarum latinorum spondaicis* (in *NJPP* 85, 1862, pp. 801–811).

Tableau 16

Effectifs statistiquement significatifs (le signe est alors répété : ++ ou --), des trois places fournies par rapport au total des choriambes; colonne « Total » : effectifs statistiquement significatifs du total des choriambes par rapport au total des mots.

Auteurs	A12B	B34C	C56X	X78Y	Y90Z	Total
ENNIUS	19 -	23 +	3	0	2	47 --
LUCILIUS	20 -	15 -	5	1	5	46 -
CICÉRON	50 ---	61 +	11 +	0	4	126
CATULLE	33	32	1 -	5	0	71 +
LUCRÈCE	101 +	63 ---	26 ++	0	5	195
VIRGILE <i>Buc.</i>	45 --	67 ++	4 -	3	0	119 --
<i>Géorg.</i>	77	66 -	16 ++	0	2	161 ---
<i>Én.</i>	316 ++	222 --	46 ++	4	2	590
HORACE <i>Sat.</i>	64 -	59 -	6 -	4	12	145 --
<i>A.P.</i>	39 +	31 -	3	1	3	77 -
OVIDE <i>Mét.</i>	112 -	136 ++	3 ---	0	0	251 -
LUCAIN	95 ++	46 --	2 -	0	0	143
PERSE	42 -	57 +	1 -	3	2	105 -
JUVÉNAL	46 --	61 +	7 +	0	6	120 +
VALÉRIUS FLACCUS	101 +	73 -	16 ++	0	0	190 ++
STACE	111 +	88 -	13 +	0	0	212 +
SILIUS ITALICUS	110 +	87 -	20 ++	0	0	217 -
<i>Culex</i>	27 ---	45 ++	3	1	1	77 +
COLUMELLE	49	48	3 -	1	0	101 ++
PÉTRONE	18	21	0	0	0	39 -
AUSONE négligé	59 --	84 +	14 ++	3	3	163 +
soigné	52 -	68 ++	4 -	1	0	125 ++
PAULIN DE NOLE	130 ++	77 --	10	0	2	219 -
CLAUDIEN	116 +	101 +	1 ---	0	1	219 ++
PRUDENCE	416 ---	480 ++	43 -	7	2	948 ++
RUTILIUS	27 -	43 ++	5 +	0	0	75 ++
PAULIN DE PELLA	51	47	7 +	1	0	106 -
SIDOINE AP.	239 +	221 +	7 ---	0	0	467 +

4.17. L'ionique majeur (---) se comporte comme le dactyle : il est plus fréquent lorsque sa finale coïncide avec le 5^e pied (xY90) qu'avec le 4^e (cX78).

4.18. L'« anapeste-pyrrhique » (---), encore plus rare que le terme précédent, se répartit de la même manière.

4.19. Viennent enfin les diverses figures prosodiques d'un encombrement supérieur à un pied et demi, que j'appellerai par convention « mots longs »²⁹. Leur variété est très grande : je dénombre plus de vingt figures, dont les plus longues sont souvent illustrées par un effectif extrêmement réduit.

Le tableau 17 résume la comparaison entre les effectifs groupés de mots longs et l'ensemble des mots.

Tableau 17
Proportion de mots longs

Déficit relatif		Écart nul	Abondance relative	
significatif (dans l'ordre décroissant)	non significatif		non significatif	significatif (dans l'ordre croissant)
VIRGILE <i>Buc.</i> <i>Én.</i>	VIRGILE <i>Géorg.</i> HORACE <i>Sat.</i>	PÉTRONE	LUCILIUS LUCRÈCE	CLAUDIEN ENNIUS CATULLE AUS. soigné PAULIN DE PELLA AUS. négligé PRUDENCE
VALÉRIUS LUCAIN CICÉRON SIDOINE OVIDE JUVÉNAL SILIUS PERSE	STACE PAULIN DE NOLE			

Il ressort que les prévirgiliens Ennius, Lucilius, Catulle, Lucrèce et les tardifs Ausone, Claudien, Prudence, Paulin de Pella favorisent le recours aux mots longs dans leur ensemble, à l'exclusion des poètes « classiques », qui se montrent plus réservés à leur égard. Dans la mesure où l'on veut voir ici une évolution de l'hexamètre, elle n'est pas linéaire mais en dents de scie.

4.19.1. Au sein de cette diversité de formes prosodiques, une constante s'impose : l'abondance (toutes proportions gardées) remarquable et régulière des mots $---\cup$ (épitrites 4^e - type n° 19) et $-\cup\cup-$ (type n° 20). Dès Virgile, le type 19 l'emporte sur le n° 20³⁰ dans une proportion telle que chez Virgile (*Én.*), Lucain, Valérius, Stace et Silius, soit les véritables poètes épiques de l'âge

²⁹ Cf.; déjà H. CANCIK, H. CANCIK-LINDEMAIER, D. KOTTKE et W. OTT, *Die Überlangen Wörter im lateinischen hexameter*, in *Revue* 18, 1982, pp. 3-52.

³⁰ Une seule exception : Ausone (négligé) écrit 53 $---\cup$ pour 57 $-\cup\cup-$.

classique. En outre, l'épitríte 4^e fournit à lui seul plus de la moitié des mots longs³¹.

À nouveau, la particule *-que* se signale à notre attention. Un test d'écart réduit appliqué à la position AaB3/A12B3 nous fournit les résultats éclairants du tableau 18.

Tableau 18
Proportion de mots des types n° 19 et 20 en *-que* par rapport au total des mots du même type à l'initiale du vers³².

Auteurs	AaB3	A12B3	Total	Écart significatif
LUCILIUS	1/1	0/1	1/2	
CATULLE 64	3/9	4/6	7/15	
LUCRÈCE 1	10/20	3/8	13/28	
VIRGILE <i>Buc.</i>	7/14	5/8	12/22	
<i>Én.</i> 1 + 6 + 12	44/71	17/26	61/97	+
HORACE <i>Sat.</i> 1	5/20	1/5	6/25	-
<i>A.P.</i>	2/14	3/3	5/17	
OVIDE <i>Mét.</i> 6	17/29	14/25	31/54	+
LUCAIN 5	20/41	4/6	24/27	
PERSE	3/11	1/2	4/13	
JUVÉNAL 3 + 4 + 5	3/9	1/1	4/10	
VALÉRIUS 1	8/26	6/8	14/34	
SILIUS 1 + 2	27/49	14/20	41/69	+
PÉTRONE	7/11	5/9	12/20	
AUSONE négligé	6/17	5/10	11/27	
soigné	14/21	5/6	19/27	+
PAULIN DE NOLE	21/44	9/18	30/62	
CLAUDIEN	26/57	8/16	34/73	
PRUDENCE <i>Ap.</i>	7/14	9/21	16/62	-
<i>Ham.</i>	11/36	5/10	16/46	
<i>Psych.</i>	9/30	6/20	15/50	-
<i>Symm.</i> 1	10/24	4/12	14/36	
<i>Symm.</i> 2	12/28	7/18	19/46	
Total	49/159	31/81	80/240	-
RUTILIUS NAM.	3/13	0/2	3/15	
PAULIN DE PELLA	9/24	3/11	12/35	
SIDOINE AP.	8/36	7/32	15/68	-

³¹ Effectifs respectifs : 157/301, 44/60, 31/56, 65/124, 77/138.

³² Il me plaît, à l'occasion de la rédaction de ce dernier tableau, d'insister sur le rôle irremplaçable des recueils précis de mots rangés par type prosodique et par place dans le vers, tels que les ont

L'importance de la particule *-que* apparaît au point de nous permettre de proposer un critère de style. En règle générale, ce sont des auteurs négligés qui élident moins de la moitié de *-que*. Ainsi, l'*Énéide*, les *Métamorphoses*, les *Punica* ainsi que la *Moselle* (+ le *Cupidon*) s'opposent-ils franchement aux satires. Chez Prudence en particulier, c'est l'*Apothéose* qui s'affirme à nouveau comme l'œuvre la plus « négligée » avec une proportion de ¼ seulement³³.

4.19.2. Le dispondée (— — —) est attesté devant P, donc sous le code **aBbC**. Chez quelques écrivains archaïques ou négligents, on rencontre quelques **bCcX** logés au centre du vers. Ils disparaissent rapidement, comme les molosses **CcX** et choriambes **C56X** déjà évoqués, qui tous interdisent la césure médiane. Dans la totalité des extraits dépouillés postérieurs à Lucrèce, je n'en localise qu'un chez Paulin de Nole et deux chez Rutilius Namatianus.

N'épiloguons pas sur les autres places, qui font partie des *mirabilia* archaïques ou irréguliers, pour aborder un dernier point intéressant : le mot **YyZz** (à finale brève ou longue). L'aspect stylistique de cette finale peu répandue, est primordial : de nombreuses variantes se manifestent, depuis la technique « rude » de Lucrèce, où **YyZz** est un terme commun qui permet de clore le vers, sans plus, à l'alexandrinisme exacerbé de Catulle dans son poème 64 et aux raffinements des œuvres soignées où, à partir d'Ovide et Lucain, dominent les noms propres ou les termes expressifs.

La « liaison consonne-voyelle » ou *CV* ainsi que sa réciproque, *VC*, a été mise en évidence par différents travaux de J. Soubiran. L'étude du dispondée s'éclaire à la lueur de ces recherches, *mutatis mutandis*. En **aBbC**, les initiales consonantiques priment nettement : elles ne sont nullement gênantes après un monosyllabe long, dont elles permettent d'ailleurs parfois l'allongement par position. En revanche, en **YyZz**, l'inverse se vérifie. Les initiales vocaliques, nettement prépondérantes, sont infiniment souhaitables pour maintenir au 4^e pied son rythme dactylique, sans allongement par position. De plus, si je suis le raisonnement du savant français, la diction lie le second hémistiche et atténue l'isolement anormal d'un dispondée final. Ainsi, le fameux vers 49 de la 4^e Bucolique :

cara deum suboles magnum Iouis incrementum

est-il vraisemblablement prononcé [*Ioui sincrementum*], avec une synaphie due à la liaison *CV*.

publiés L. NOUGARET (*Analyse verbale comparée du De Signis et des Bucoliques*, Paris 1966), Edm. LIÉNARD (Univ. de Bruxelles, 1978 et 1980, coll. « Sources et instruments ») et W. OTT (cf. n. 3) et que j'ai pu utiliser dans ce dernier chapitre.

³³ Cf. déjà mon article dans *Revue* 8, 1972, § 7.3.

4.19.3. Les épitrites premiers (— — —) et leur variante dactylique (— — —) sont attestés surtout devant P : **2BbC** et **2B34C** se comportent donc comme le dispondée **aBbC**. Pour mémoire, quelques cas de **4CcX/4C56X** et **6XxY/6X78Y** apparaissent épisodiquement — chaque fois moins d'une dizaine en 30 000 vers! —, de même qu'un seul **8Y90Z**, dans la *satire* I 3 d'Horace.

Nous nous trouvons désormais confrontés aux figures exceptionnelles voire uniques, qui ne peuvent bénéficier d'une étude statistique sans vastes regroupements. Pour mémoire, je citerai celles que j'ai rencontrées, afin de ne pas tronquer cet aperçu complet des types de mots qui composent l'hexamètre dactylique latin :

4.19.4. les mots équivalant à deux pieds coïncidant avec ceux-ci

- **AaB34**, **A12Bb**, **A12B34**,
- **XxY90** et **X78Y90**,
- la finale **Y90Zz** qui se raréfie notablement dès Virgile;

ou répartis sur trois pieds ($\frac{1}{2} + 1 + \frac{1}{2}$) :

- **12Bbc**, **aB34C**, **12B34C**,
- **bC56X** (six en 30 000 vers),
- **cX78Y** et **56X78Y** (deux cas avec hiatus, un par élision);

ou autrement encore ($\frac{1}{4} + 1 + \frac{3}{4}$) :

- **2BbC5** et **2B34C5**,
- **6XxY9** et **6X78Y9**,
- **8Y90Zz** (un seul cas);

4.19.5. les mots de neuf mores à brève finale :

- **cXxY9** (et variantes dactyliques), dispondées en *-que* dans plus de la moitié des cas,
- **aBbC5** : un seul cas,
- **xY90Zz** et **78Y90Zz** (trois chez les archaïques, deux chez les tardifs);

4.19.6. les mots de neuf mores à brève initiale :

- seul **6XxY90** est attesté;

4.19.7. les mots de dix mores :

- **cXxY90** et **cX78Y90** dans le second hémistiche (4 cas),
- **AaBbC** (et variantes dactyliques), coïncidant avec le 1^{er} hémistiche : on rencontre diverses formules d'inspiration mythologique (*Amphitryoniades*, *Laomedontiades*, ...);

4.19.8. les mots de plus de dix mores, enfin, semblent en principe absents de la poésie classique et tardive. J'ai occasionnellement relevé *expergefactive* AaBbC5 et *intolerabilibusque* A12B34C5, tous deux chez Lucrèce (4.995 et 6.1158).

5. En guise de conclusion, je rappellerai que l'analyse systématique de la fréquence de chaque type de mot, du plus bref (˘)³⁴ au plus long (— ˘ ˘ — ˘ ˘ — ˘), met en évidence des caractères indubitables d'opposition entre auteurs « classiques » (au sens large du terme) et leurs homologues tardifs, ou entre écrivains soigneux et poètes satiriques, bucoliques... Quelques aspects chiffrés de cette longue enquête ont été respectés au pied de la lettre.

Divers points avaient bien sûr été exposés dans des travaux d'érudition : l'importance du monosyllabe bref en finale chez les satiriques essentiellement, la présence exceptionnelle d'une ponctuation bucolique après un rythme spondaïque (— — et ˘ ˘ — —), de nombreux traits concernant l'élision, et j'en passe.

La « hiérarchie des finales » se manifeste clairement. Les désinences qui subissent le plus l'élision ne sont pas nécessairement les plus fréquentes. Ainsi, *-e* est plus fragile, et encore plus lorsqu'il s'agit de la particule *-que*. En outre, les classiques élident les *-m* moins que les brèves mais plus que les longues tandis que chez les tardifs, la présence dans la graphie du *-m* associée sans doute à un affaiblissement général des finales longues, amène le poète à désormais élider les *-m* avec plus de répugnance.

Le rythme essentiellement spondaïque³⁵ de la langue latine apparaît au cours de nos dénombrements : — — est plus abondant que — ˘, — — — plus que — ˘ ˘, — — ˘ plus que ˘ — ˘, — — ˘ ˘ plus que ˘ — ˘ ˘ et — — — ˘ plus que — ˘ ˘ ˘. Certes, — — et — — — disposent dans le vers d'un plus grand nombre de places que — ˘ et — ˘ ˘, mais ce phénomène n'explique pas tout : — ˘, — — ˘ et — — — ˘ ne se logent pas plus facilement que ˘ — ˘, ˘ — ˘ ˘ et — ˘ ˘ ˘.

La nécessité sans cesse croissante d'une césure au 3^e pied amène la disparition de Ccx, C56X, bCcX. On est aussi amené à nuancer la portée de la « loi de Marx ». L'enquête pourrait utilement se prolonger à propos de l'importance des césures (quel type de mot les amène ou les suit le plus volontiers?), de la

³⁴ Dans cette étude, j'ai volontairement laissé de côté les formes qui ne comptent pas dans la mesure du vers : monosyllabes élidés et formes *es(t)* frappées d'aphèreses. Vu les problèmes particuliers qu'elles soulèvent, je me propose d'y revenir dans un article qui leur sera particulièrement consacré.

³⁵ Ou plutôt non dactylique, c'est-à-dire ne présentant pas aisément deux brèves consécutives. Le fait a déjà été maintes fois souligné; le livre de L. NOUGARET (cité en n. 31) le montre aisément.

liaison *CV* ou *VC* (ou *CC* avec au besoin allongement par position), comme dans l'appréciation du phénomène du rejet.

L'enquête peut encore se prolonger dans divers domaines. Pensons aux mots réduits à l'extrême au point même qu'ils ne comptent plus dans la mesure du vers : les monosyllabes élidés et les formes de *es(t)* frappées d'aphérèse, ou aux places diverses de la particule *-que*, notamment à la 2^e brève du pied dactylique. En outre, d'autres rythmes s'offrent à nos investigations. Si je me propose d'aborder les vers lyriques, au schéma relativement fixe, j'envisage avec beaucoup plus de réticence une enquête de ce genre dans les vers iambo-trochaïques, où les substitutions sont très nombreuses, voire à la limite surprenantes lorsqu'un iambe est remplacé par un dactyle ! Enfin, il est intéressant de quantifier des phénomènes stylistiques, sur lesquels débouche la métrique. La prudence s'impose alors dans l'appréciation des résultats : un vrai poète se conforme à un schéma rythmique mais il compose aussi des vers avec son cœur et il y met des sentiments qu'il importe à l'exégète de respecter.